



# *Résurrection* (1917-18), une revue wallonne d'avant-garde sous la première occupation allemande

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT

A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 DECEMBRE 2001

1917. Les belligérants de la grande tuerie européenne sont mal en point. Tout comme les Allemands avaient échoué devant Verdun, les Français se sont fait écraser devant la crête du Chemin des Dames. Les mutineries se sont multipliées dans l'armée française ; elles sont impitoyablement réprimées. Les Spartakistes progressent en Allemagne où des marins se sont soulevés à Wilhelmshaffen. En Italie, les socialistes ont demandé « la paix sans annexions, ni indemnités de guerre ». La révolution approche du triomphe en Russie. Cela fait l'affaire des Austro-Allemands mais les États-Unis sont entrés dans le conflit ; il faudra cependant attendre de longs mois avant que l'armée américaine devienne vraiment opérationnelle.

Pendant que l'armée belge se cramponne dans les tranchées du front de l'Yser, à l'arrière, la population tente de survivre malgré les pénuries alimentaires, la déportation de dizaines de milliers d'ouvriers, les écrasantes contributions de guerre, les réquisitions de cuivre et de laine.

Tel est le contexte dans lequel Clément Pansaers se prépare à lancer une revue littéraire d'avant-garde. Nul ne le connaît dans le grand public. Il est vrai que ce Flamand, né à Neerwinden en 1885, a commencé d'écrire en néerlandais. Teintée de futurisme, sa pièce de théâtre *Een mysterieuse schaduw* fut publiée en 1912 sous le pseudonyme de Julius Kregel<sup>1</sup>. Depuis lors, il s'est évadé du climat

---

<sup>1</sup> Marcel Lecomte, *Les voies de la littérature*, Bruxelles, 1988, p. 22.

littéraire flamand au point de se muer en défenseur inconditionnel de la cause wallonne.

Ancien séminariste, frotté de philosophie, féru d'égyptologie<sup>2</sup>, parfait trilingue, il avait vivoté en préparant à leurs examens des étudiants de l'université de Louvain et en écrivant des articles de critique d'art. Un beau jour, il trouva dans les annonces du journal qu'il lisait systématiquement, l'offre d'un emploi de professeur de français et d'histoire de l'art. C'est ainsi qu'il est devenu, à la fois, le secrétaire de Carl Sternheim et le précepteur de ses enfants. « Un mécène très riche, écrira-t-il, m'avait engagé à l'ombre d'un château. »

Ancien directeur du magazine munichois *Hyperion*, Carl Sternheim faisait partie de l'importante colonie allemande qui, avant-guerre, s'était fixée à Bruxelles. Ernst Stadler aussi, figure de proue de la poésie expressionniste et l'un des fondateurs du *Stürmer*. En 1910, le conseil d'administration de l'université libre de Bruxelles le chargea du cours de littérature allemande, puis, en 1912, le nomma professeur extraordinaire. Il venait de publier à Leipzig son recueil de poèmes *Die Aufbruch* — dénonciation du militarisme prussien — lorsqu'il fut mobilisé comme officier de réserve dans l'armée impériale. Une grenade le tua, en octobre 1914, à Zandvoort, sur le sol belge.

Chez Carl et Théa Sternheim qui recevaient fastueusement dans leur demeure, Clément Pansaers rencontra également Carl Einstein, homonyme du grand physicien, qui lui fit découvrir les œuvres de Chagall et Kokoschka. Ils devinrent des amis intimes.

En 1914, Carl Sternheim, Ernst Stadler et Carl Einstein sont mobilisés. Comme nous venons de le signaler Ernst Stadler meurt en automne de la première année de guerre. Carl Sternheim, lui, reste en Belgique occupée tandis que Carl Einstein est envoyé au front mais, blessé à la tête par un éclat de shrapnell, il est désigné, après sa guérison, comme avocat d'office des soldats allemands au Conseil de guerre qui siège à Namur. Quand l'occasion s'en présente, il donne rendez-vous à Clément Pansaers, soit dans la jolie taverne *Le Moka* près du Marivaux, soit à *L'Horloge*, porte de Namur. Comme il est en uniforme d'officier, cela ne passe pas inaperçu.

---

<sup>2</sup> Cf. Son essai *Khoum-Aton, le pharaon de la paix éternelle*, dans *Plein Chant*, numéro spécial 39-40, Basac, p. 143-59.

À n'en pas douter c'est à Carl Einstein autant qu'à Cari Sternheim, que Clément Pansaers doit son initiation à l'esthétique expressionniste.

S'adonnant à la gravure, sous le pseudonyme de Guy Boscart, à l'écriture d'une *Apologie de la paresse* qu'il éditera en 1921, à la méditation taoïste sur les œuvres de Tchouang-Tseu — contemporain d'Aristote — Clément Pansaers vit confortablement à La Hulpe, en sa « Maison de l'Orée », chaussée de Bruxelles, en lisière de la forêt de Soignes. Il y reçoit de temps à autre Michel de Ghelderode, René Verboom, Paul Windfohr, Raoul Ravache, Robert Goffin, Jean-Jacques Gaillard, Josse Albert. Ces amis, il les rencontre aussi régulièrement dans les cafés littéraires de l'époque, *Le Diable au corps* rue aux Choux, ou, aux Herbes-potagères.

Dès 1916, estimant que « dans la vie n'est intéressante que *La fantaisie chevauchant le hasard*<sup>3</sup>. Clément Pansaers se prépare à fonder des cahiers mensuels littéraires, illustrés de gravures sur bois et de linos. Le premier numéro de *Résurrection* paraît en décembre 1917. Sa couverture, ornée d'un bois de Guy Boscart, indique Namur comme lieu d'édition. Pourquoi, alors que tout ce qui concerne la rédaction et l'administration doit être adressé à La Hulpe ? Peut-être parce qu'un membre de l'ancienne Assemblée wallonne, Frans Foulon, dirige, à partir de novembre 1916, le journal *L'Avenir wallon* publié à Namur, sous censure allemande. Il y développe le thème d'une Wallonie libre<sup>4</sup>. Nous y reviendrons. Autre hypothèse : Clément Pansaers veut se conformer au décret de l'occupant du 6 mars 1917, qui sépare administrativement le pays en Wallonie, capitale Namur, et Flandre, capitale Bruxelles.

Six numéros de *Résurrection* seront publiés<sup>5</sup> ; le dernier en mai 1918. Les écrits de Clément Pansaers y dominent largement ; ils appartiennent à trois genres : l'essai, la poésie et le bulletin politique.

Dédié à Romain Rolland et réparti sur les deux premières livraisons de la revue, l'essai intitulé « Autour de la littérature jeune allemande » débute par des réflexions hors sujet. « Depuis que Voltaire exhorta de mentir, affirme Clément Pansaers, l'humanité n'a cessé de s'identifier au mensonge. La présente

---

<sup>3</sup> Selon ses mots dans un récit adressé à Picabia. Cité dans *Sur un aveugle mur blanc*, Bruxelles, 1972.

<sup>4</sup> Une hypothèse que pourraient confirmer les références faites à ce journal dans *Résurrection*.

<sup>5</sup> Une réédition en volume a été réalisée en 1973 par les Éditions Jacques Antoine, avec une préface de Marc Dachy.

catastrophe européenne en est, peut-être, le spasme. Quoi qu'il arrive, demain éprouvera une nécessité impérieuse de vérité<sup>6</sup>. » Cette vérité, la littérature jeune allemande l'aurait, selon lui, recherchée « dans une belle inquiétude tentaculaire et prolifique, — un désir délirant de tout palper, de tout sentir : les défauts propres à une jeunesse ivre du désir d'étreindre la beauté : la perversité, la fougue libertaire, le fatalisme, le mysticisme<sup>7</sup> ».

Il saute aux yeux que Clément Pansaers demeure insensible — sans doute parce qu'il ne les a pas lus — aux livres majeurs qui parurent en Allemagne pendant la guerre, ceux d'Heinrich et Thomas Mann, Gottfried Benn, Gérard Hauptman ou Kasimir Edschmid. Il ne commente et célèbre que les expressionnistes qu'il a découverts dans les revues *Die Aktion* et *Der Sturm*. S'y ajoutent le poète, romancier et dramaturge Franz Werfel qui vécut dans l'entourage de Max Brod et de Kafka, le critique et dilettante Franz Blei, le dramaturge Franz Wedekind, Ernst Stadler qualifié de « Francis Jammes d'Outre-Rhin » et, bien sûr, son ami et protecteur Carl Sternheim. « Le tragique, écrit-il, s'empare de lui parce qu'il plonge ses personnages dans la vie et quand ils y sont — au centre où tout bouillonne, où tout maquillage s'efface [...] il les retire et les montre à la lumière du jour, nus, dénués de desseins et d'appréhensions, tout grelottants en leur nudité sans aucun fard. Il les exhibe à tout regard, sans larmoyer, sans sanglot<sup>8</sup>. »

Dans un article théorique, intitulé *Brève incursion dans le Blockhaus de l'Artiste*, Clément Pansaers n'apprécie l'oeuvre d'art que pour autant qu'elle est « chargée d'un pouvoir impitoyablement destructeur et nihiliste sitôt qu'elle est confrontée avec une mentalité et un art bourgeois ».

En 1917-18, il n'est pas encore dadaïste — le dadaïsme berlinois dénonce d'ailleurs l'expressionnisme auquel il s'est rallié — mais l'influence de Dada est perceptible dans *Arlequinade* qu'il publie en mars 1918 et qui se veut « une moitié femelle — un sommeil de phtisique, un cauchemar d'épuisé. Une berce embrasse un équilibre de six mois à respiration régulière<sup>9</sup>... ».

---

<sup>6</sup> *Résurrection*, p. 11.

<sup>7</sup> *Idem*, p. 57.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 54. Auteur d'un *Cycle héroïque de la vie bourgeoise*, Carl Sternheim a parfois été comparé à Labiche, l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie*.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 126.

Évidente aussi apparaît l'esthétique Dada dans *Les saltimbanques, comédie du Polyèdre pour marionnettes vivantes*, bien que le personnage central invite à distinguer « la farce de la vérité ».

Venons-en aux deux longs poèmes *Méditations de Carême* et *Le Novenaire de l'Attente* que Marc Dachy considère comme les « textes de la plus belle eau » de Clément Pansaers, « visant à une destruction alchimique des schémas de pensée et des mécanismes d'appréhension du réel<sup>10</sup> ».

Je ne m'aventurerai pas aussi loin. Mais à la lecture de ces poèmes imprégnés de taoïsme, j'ai parfois regretté que Clément Pansaers n'ait pas persisté dans cette voie.

Bruissement de l'après-midi  
À la forêt, l'on cause.  
Les bras dans les bras étendus,  
les arbres s'embrassent :  
L'on donne le baiser de paix hiératique  
sur chaque épaule, révérencieusement.  
Un troupeau de moutons glisse par la chaussée  
au frôlement de laine, taciturne ;  
ils acquiescent de la tête au silence sonore de la nuit<sup>11</sup>.  
[...]  
Parlons vin et pain blanc ;  
oui. Le matin est entré chez moi.  
Il est entré par la femme.  
Maintenant, dans la maison,  
je marche vers le soir.  
Le nouveau-né et le vieillard se ressemblent aux rides et au rire<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> *Idem*, dans la préface.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 100.

<sup>12</sup> *Idem*, p. 102-03.

Rédigé quelques mois avant la naissance du fils de Clément Pansaers, *Le Novenaire de l'Attente* est un chant d'amour aux accents d'incantation souvent bouleversants.

Entre moi et toi  
— que j'attends —  
il y a une longue distance...  
Sois herbe et que je sois arbre  
Sois arbre et moi de l'herbe...  
Nous serons plus étrangers  
que l'arbre de la forêt  
et l'herbe au pied de l'arbre.  
Notre dissemblance ressemblera à la différence  
d'une tombe au cimetière  
et l'herbe qui pousse entre les tombes.

Ou encore ce passage, plus prosaïque, où perce la part la plus généreuse de son idéologie :

Tous les peuples sont en guerre  
— tous les peuples chrétiens à patrie... —  
Où est le peuple éparpillé par le monde  
— les sans patrie à la patrie déserte —  
pour remettre la paix entre les peuples !  
Sois —  
ni chrétien — ni citoyen d'une patrie  
jamais à la tâche du lâche —  
comme Israël sur Terre !  
Christ  
Cet autre de Judée  
un jour d'exaltation  
— comme ton père — a dit :  
Je suis Dieu

Sois  
— toi —  
Le grand exalté  
qui se couronne  
de son moi  
et crie au monde  
Je suis un homme<sup>13</sup> !

Placés à la fin de chacun des six numéros de *Résurrection*, les bulletins politiques adoptent un ton franchement polémique. Ils sont généralement courts mais indiquent très clairement les options de Clément Pansaers. Dès le premier cahier, il manifeste celles-ci, tout en s'en prenant à Jules Destrée.

Cependant que, le flamand ayant réussi le problème de son identité, le wallon a le devoir de se prononcer et de se défendre. Cela peut se faire d'autant plus hardiment que l'Allemagne, quant au sort du pays, s'est prononcée officiellement : ne désire pas annexer la Belgique.

Qui, quoi attendre ? M. Jules Destrée ? qui, en août 1914, dans le *Journal de Charleroi* écrivit : « Restons ici, serrés les uns contre les autres et décidés à nous aider et à nous encourager les uns les autres » ; — mais qui a fui les électeurs du pays de Charleroi.

Eh bien, débrouillons-nous. Érigeons sur l'ancienne Belgique une fédération flamando-wallonne où les vieilles discordes font place à une simple concurrence cordiale de développement intellectuel<sup>14</sup>.

À l'époque, ces propos, aujourd'hui banals, sont évidemment politiquement incorrects, parce qu'ils s'inscrivent dans la ligne directe des plans de l'occupant. Notons, en outre, que Clément Pansaers ignore, précisément lors de négociations initiées par le Vatican, que ni Ludendorff, ni l'amiral Holtzendorff ne renoncent à

---

<sup>13</sup> *Idem*, p. 141.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 39.

la Belgique : « l'un réclame Liège, l'autre la côte flamande. Hidenburg exige une occupation permanente<sup>15</sup>. »

En janvier 1918, Clément Pansaers revient sur le sujet. Il accuse tous « ceux dont la responsabilité vis-à-vis du pays impose leur présence ici-même, mais qui sont absents depuis trois ans et demi » et dénonce ce qu'il appelle la Belgique d'hier : les rentiers, les ronds-de-cuir, « un prolétariat tenu en échec par des discordes secondaires habilement semées ».

La délicate question de Bruxelles, qualifiée au passage d'amphibie, baroque, hybride, est esquivée davantage qu'esquissée. Quant aux musées, « les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du musée moderne peuvent être donnés, sans grand dommage, à Marinetti ».

Suit une allusion aux événements de Russie.

Le rentier a régné chez nous et son règne s'écroule dans le sang. Le cumul et l'usure bourgeois tiennent encore les rênes — et des milliers se meurent pour quelques centaines, qui se chauffent le dos au feu et le ventre à table. Au nom de ces milliers — je crie à Trotski, à Lénine — Le peuple belge se rallie à la Jeune Russie et exige la paix<sup>16</sup> !

Fédéralisme et révolution russe se retrouvent au sommaire de février.

En France, la vérité était française comme le franc — en Allemagne, elle était allemande comme le mark — la société des peuples et la communion confraternelle entre les peuples sont de vaines abstractions, aussi longtemps que la vérité, comme la monnaie, sera frappée à l'effigie de chaque pays.

Nous combattons donc ceux — flamands ou wallons — qui prétendent dédoubler la petite vérité belge périmée.

Quand (*sic*) à la forme d'un gouvernement nous applaudissons la Révolution russe et exécutons une République bourgeoise, comme celle de Messieurs Poincaré et Clémenceau, autant qu'un gouvernement impérialiste autocrate.

---

<sup>15</sup> Pierre Miquel, *La grande guerre*, Paris, 1983, p. 462.

<sup>16</sup> *Résurrection*, p. 77-79.



Des flamands sont d'accord avec nous à exiger une Fédération flamando-walonne dont chaque fraction ait son propre et personnel gouvernement intérieur, avec une délégation fédérale régissant les relations extérieures<sup>17</sup>.

Nouvelle attaque contre les émigrés dans le bulletin politique de mars 1918.

Les émigrés se trouvent vis-à-vis du problème belge comme des stratèges en chambre, pas plus ni moins. Ils sont devenus de parfaits étrangers. Si vous voulez que notre révolution reste paisible, il s'agit de détendre les muscles et le cerveau maintenant. Quoi ? Est-ce que le Belge a jamais réellement su penser par lui-même ?

Ignorant ce qu'on pense au-delà des tranchées, on en est encore ici à la haine nocive<sup>18</sup>.

En avril, Clément Pansaers et le journal *L'Avenir wallon*, de connivence, prennent pour cibles Auguste Vermeyleen, Herman Teirlinck et Maurits Sabbe parce que ces personnalités du mouvement flamand ont adressé au Chancelier de l'empire allemand une pétition en faveur de l'unité de la Belgique.

Enfin, dans l'ultime numéro de sa revue, le polémiste met en cause la légalité du gouvernement belge du Havre et, à propos d'un discours de Woodrow Wilson à Baltimore, reproche au président des États-Unis d'avoir fait « marcher le peuple américain à l'abattoir pour garantir les capitaux de Morgan et Cie engagés dans les forces militaires interalliées ». « M. Clémenceau », ajoute-t-il, « dans le même engrenage capitaliste est prêt, tout en y étant obligé, à sacrifier tant les Français que la France même ». Lloyd George n'est pas épargné puisque, selon Clément Pansaers, « il serre la corde au cou de ses alliés précisément parce que l'hégémonie de l'Angleterre est en danger<sup>19</sup> ».

Arrêtons ici le survol des écrits politiques de Pansaers dont l'agressivité ne gomme pas la naïveté, parfois traversée par une évidente lucidité. Il nous faut insister sur l'originalité majeure de *Résurrection*, à savoir la révélation à ses lecteurs

---

<sup>17</sup> *Idem*, p. 119-120.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 159.

<sup>19</sup> *Idem*, p. 236.



Épinglons, toujours dans la traduction de Clément Pansaers, des poèmes d'Alfred Wolfenstein et de Franz Werfel dont Kafka, originaire comme lui de Prague, écrivit dans son *Journal*, à la date du 18 décembre 1911 : « Je déteste Werfel, pas parce que je l'envie, mais je l'envie également. Il est plein de santé, jeune et riche, toutes choses que je ne suis pas. En outre, il a le sens de la musique, il a produit de bonnes choses très tôt et sans difficultés, il a l'existence la plus heureuse derrière lui et devant lui ; moi je travaille lesté de poids dont je ne puis me libérer et je suis entièrement coupé de la musique<sup>22</sup>. »

De tous les écrivains allemands présents dans *Résurrection* le plus célèbre est assurément Franz Wedekind qui fut successivement journaliste, animateur de cirque, acteur puis metteur en scène de ses propres pièces. Parmi celles-ci, *Esprit de la Terre* et *La boîte à Pandore* sont à la base de l'opéra d'Alban Berg, *Lulu*. Il meurt en mars 1918. Le mois suivant, Clément Pansaers lui consacre un *In memoriam* et publie dans *Résurrection* sa traduction d'un extrait de *Franziska* (1912) dont l'expressionnisme transfigure les dialogues rouillés par le quotidien de la vie familiale.

Maints écrivains de langue française ont répondu à l'appel de Clément Pansaers. Parmi ceux de France, certains ont été choisis dans la mouvance pacifiste comme Pierre-Jean Jouve, auteur de *Vous êtes des hommes*, et Yvan Goll d'origine alsacienne, que l'on retrouvera à *Ça ira*, d'autres étaient moins engagés comme Charles Vildrac et Pierre Benoit qui reproduit et commente les confidences d'une jeune Arménienne venue de Constantinople en 1883. Côté belge, deux noms s'imposent à notre attention : l'un totalement oublié, l'autre plus actuel que jamais.

Dans le tome II de leur anthologie *La poésie francophone de Belgique*<sup>23</sup>, Liliane Wouters et Alain Bosquet soulignent que René Verboom a « hanté toute une génération de poètes, tant par son incohérence apparente que par la rareté de ses textes ». Ils en ont retenu une dizaine, judicieusement choisis pour leur diversité

---

<sup>22</sup> Cité par Roger Paquet, « Le quatrième homme : Franz Werfel (1890-1945) », dans *La Revue générale*, avril 1996, p. 75.

Exilé avec sa famille aux États-Unis, Franz Werfel mourut dans sa résidence à Beverly Hills, le 23 août 1945. Il avait cinquante-cinq ans. Ses oeuvres connurent un succès considérable ; elles ont été partiellement traduites en français par Jacqueline Chambon et Gilberte Marchegay. Certaines de ses pièces furent portées à l'écran, notamment *Le Chant de Bernadette* où joua Jennifer Jones.

<sup>23</sup> Éditions Traces, Bruxelles, 1987.

d'inspiration. Mais qui connaît aujourd'hui René Verboom ? C'était un marginal, tantôt romantique à la manière de Gérard de Nerval ou de Novalis, tantôt symboliste. Armand Vereecke lui a consacré un attachant livre de souvenirs, *La tête qui tourne*, édité par André De Rache en 1969, mais on ne trouve ses rares oeuvres que dans quelques bibliothèques. Les huit poèmes publiés dans *Résurrection* n'en sont que plus précieux.

Trois fruits verts sont tombés. Ma plume est laconique.

Mon âme a de ces vers qui tombent sans soleil

et la pluie qui descend comme un profond sommeil

creuse dans ma raison des tombeaux ironiques.

Cette raison René Verboom la perdra comme Gérard de Nerval ; il mourra dans un asile après une vie errante et misérable, jalonnée par un recueil *Courbe ardente* (1922) et quelques minces plaquettes à tirage limité.

Michel de Ghelderode a dix-huit ans quand il se joint au groupe formé autour de Clément Pansaers dont il observe le « bizarre front d'érudit ». Il vient d'abandonner ses études au Conservatoire royal de Bruxelles. C'est dans *Résurrection* qu'il fait ses débuts littéraires en y publiant ses premiers textes signés, d'abord assez maladroits, presque scolaires.

Dans *La légende du Lierre*, il raconte comment Guy, qui n'a pas de mère, désespéré de ne pas être rejoint par Aline à la lisière du bois, voit un lierre qui grimpe autour de ses jambes « et voilà que le mésheureux se trouve être couvert d'un manteau touffu — plus chaud que les étoffes des Flandres — et qui tient bien chaud contre les rayons de la lune glaciale ».

Survient Jésus qui, « dans un nuage d'encens » avait rencontré Aline qui se rendait au ciel. « Car Aline était morte, à Vêpres. » Le lierre tomba des membres de l'adolescent. « Jésus le mit dans les plis de sa robe, et un bout de prière qui passait pas là, le porta un peu plus haut dans les nuages, au paradis... » Et Guy retrouva Aline « avec une robe mauve et une auréole toute neuve ».

Le conte s'achève par une profession de foi du narrateur : « Moi, je donnerais tout l'art, tout l'amour pour que Jésus me dise aussi quelque chose<sup>24</sup> ! »

---

<sup>24</sup> *Idem*, p. 71 et suivantes.

D'un style plus élaboré et déjà coruscant, *Le baiser sur l'eau* paraît trois mois plus tard. En robe mauve — elle aussi — Princesse Minnie court se mirer dans l'eau d'une vasque de marbre rose ; Bleu-pâle, son amoureux éconduit, l'a suivie.

Minnie caresse sa boucle lourde d'or pâle...

Minnie arrange ses points de Venise...

Minnie baise la surface reflétée de l'eau tranquille.

Pourquoi le coeur de Bleu-pâle se fendille...

Et le pauvre Bleu-pâle ne doute pas une minute que l'eau dû frémir « au froil de lèvres tant idéales ». Mais « la silhouette gracieuse se révapore — pour de bon cette fois — dans le dense crépusculaire ».

Le conte se termine par une pirouette.

Crois-moi, Bleu-pâle ; sur ton visage et va à la fête... Tu y rencontreras Minnie<sup>25</sup>.

Dans le dernier numéro de la revue, Michel de Ghelderode développe une manière de prône poétique, évoquant un ange triste, poitrineux.

Deux yeux trop larges pour avoir trop longtemps contemplé, remplis jusqu'au bord d'un spleen comme s'en peut sentir dans les villes de province, au soleil, pendant le salut...

[...]

C'est un ange triste, mes chers paroissiens. Il y en a pour tous les goûts. Et ce matin, il est mort, pendant que d'autres anges chantaient en si bémol mineur...

[...]

Comme quoi, conclut le prêtre-orateur, il arrive qu'on n'est pas toujours heureux en paradis... Il a des natures... C'est pourquoi, étant celles-là, je ne me rendrai probablement jamais dans le séjour des élus...

C'est ainsi ! — mes chers paroissiens<sup>26</sup> !

---

<sup>25</sup> *Idem*, p. 147 et suivantes.

<sup>26</sup> *Idem*, p. 215 et suivantes. Du vivant de Clément Pansaers et, pendant un certain temps après sa mort, Michel de Ghelderode lui a été reconnaissant de l'avoir aidé à faire ses premiers pas en littérature. En octobre 1927, sous la signature de Babyllas, il écrit dans *Haro* : « Vous étiez un

Il est sans doute révélateur que Michel de Ghelderode a intitulé son texte *Biographie*.

*Résurrection* ne paraît pas en juin 1918. La revue est morte. Pour quelle raison ? Carl Sterheim, son mécène, a-t-il été heurté par les prises de position politiques de Clément Pansaers ou, plus simplement, ont-ils, l'un et l'autre, constaté le nombre restreint d'abonnés ? Faute de documents, notamment comptables, il est impossible de répondre à la question. Et puis il y a les défections des collaborateurs potentiels qui ont pris leurs distances. Prudemment ! Une note aussi rageuse que désenchantée dans le dernier numéro de *Résurrection* précise qu'une demi-douzaine de jeunes talents, « en des missives enthousiastes » s'étaient joints à l'équipe ; maintenant, l'un après l'autre, ils écrivent qu'ils sont obligés de se cacher derrière l'anonymat ou de remettre leur collaboration à une date ultérieure. « Vous montrez, s'indigne Pansaers, un tempérament très peu intéressant, et votre acte prouve que déjà vous retournez à la nullité, dont, à peine vous êtes sortis<sup>27</sup>. » Il fait sans doute allusion aux réticences, notamment de Marcel Lecomte, Pierre Bourgeois ou Robert Goffin dont il avait annoncé la publication d'un texte qui ne lui fut jamais envoyé.

Clément Pansaers qui s'était affiché avec ses amis souvent en uniforme allemand, devait s'attendre à des ennuis à la libération du territoire. Il fut néanmoins surpris par les effets des rumeurs malveillantes. Il fut molesté par de pseudo-patriotes excités. C'était le temps de l'odieuse justice de rue. À plusieurs reprises, la police, qui le surveillait étroitement, l'interrogea sans ménagement et se livra à des perquisitions à son domicile à La Hulpe. Mais ne parvenant pas à prouver une collaboration avec l'ennemi, le pouvoir répressif s'essouffla. On n'importuna plus Clément Pansaers.

---

medium, Pansaers ! Les demi-valeurs dont vous décrétiez anticipativement le destin, se vengent ! Ils vous inhument sous le silence ! Ils font silence comme ils font caca ou comme ils font des poèmes ! » Mais en 1958, dans sa malveillante *Introduction aux Œuvres complètes de Clément Pansaers*, il prétend : « Pansaers était de cette sorte qui attribuent une vertu à leur silence et s'imaginent qu'un air profond puisse être autre chose que le masque du néant, de l'impersonnel. Nous l'avions flairé tout de suite : un mélancolique tintamarresque selon la formule de Rops. » Cité par Roland Beyen, *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*, Bruxelles, 1971, p. III-112.

<sup>27</sup> *Résurrection*, p. 234.

Celui-ci, choqué par ce qu'il avait vécu, bascula sans hésiter dans le dadaïsme. « J'y adhérerai parce que mon évolution s'était accomplie d'une façon similaire<sup>28</sup> », écrira-t-il plus tard.

Dans ses lettres à Tzara, en 1919, il ne fait aucune allusion à l'aventure de *Résurrection*. Pour lui, la parenthèse est close.

En 1920, il publie *Le Pan Pan au Cul du Nu Nègre* qui le rend célèbre. À Paris, aux réunions du *Certa*, il rencontre Aragon, Breton, Eluard, Vitrac et se lie d'amitié avec Francis Picabia. Autant que son « accent belge », sa myopie, sa taille d'échalas et sa maigreur extrême surprennent tous les convives mais ils sont frappés par son feu et sa passion quand il daigne prendre la parole.

En 1921, il quitte définitivement Bruxelles avec sa maîtresse Blanche Verstappen, surnommée Marchesa Bianca de Pansa, et se fixe à Paris. En side-car, il a enlevé à sa femme leur fils Ananga. À cette époque déjà, il est gravement malade. Il écrit à Paul Neuhuys : « Après plus de huit jours de recherches par deux professeurs spécialistes, un neurologue et un autre, j'apprends que j'ai la tuberculose des glandes. Je suis dans un très mauvais état. » Nerveux, épuisé, il avoue au Docteur Willy Schuermans : « Je médite le suicide mais alors mon gosse chante<sup>29</sup>. »

Entre-temps, tout comme Francis Picabia, il s'est brouillé avec la plupart des dadaïstes parisiens. Il leur reproche de ne pas radicaliser le mouvement. En février 1922, il prend contact avec Paul Neuhuys qui a publié dans *Ça ira* des extraits de son roman *Lamprido*. Et c'est bientôt la réalisation du fameux numéro 16 de *Ça ira*, intitulé *Dada, sa naissance, sa vie et sa mort*<sup>30</sup>.

Le 21 octobre 1922, la maladie de Hodgkin emporte Clément Pansaers à l'hôpital Saint-Jean de Bruxelles. Il avait trente-sept ans.

Que retenir du bref périple de *Résurrection* dans le monde des lettres et de la politique ?

---

<sup>28</sup> Clément Pansaers, « Dada et moi », dans *Ça ira*, n° 16, p. 114.

<sup>29</sup> « Pansaers-Picabia », *Temps mêlés*, n° 31-33, Verviers, 1958.

<sup>30</sup> Cf. Georges-Henri Dumont, *La revue Ça ira : du militantisme communiste à la fascination de dada*, in *Lettres ou ne pas lettres, mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen*, Louvain, 2001, p. 589.

En tout premier lieu, son apport à la découverte et à une certaine connaissance des écrivains allemands expressionnistes. Comme l'avouait Michel de Ghelderode, on les ignorait quasi tous dans les pays francophones. L'essai que Clément Pansaers leur a consacré et ses traductions dégagèrent incontestablement quelques pans de l'horizon jusqu'alors bouché.

Ensuite une percée, timide mais réelle, du dadaïsme moins d'un an après sa fondation à Munich, au cabaret Voltaire.

Et comment ne pas souligner l'occasion que la revue donna à de jeunes talents belges de se voir publiés. En particulier, René Verboom et Michel de Ghelderode.

Sur le plan de l'idéologie politique, le pacifisme tel que défendu par *Résurrection*, était rare en Belgique. Il ne l'était ni en Allemagne, ni en France. On peut même dire qu'il avait pris une dimension internationale par l'attribution, en 1916, du prix Nobel à Romain Rolland. En France, la même année, le prix Goncourt avait couronné *Le Feu* d'Henri Barbusse, qui révélait les horreurs de la vie dans les tranchées. Roland Dorgelès, lui, avait déchiré le voile sur des vérités que cachaient les communiqués officiels. Moins chanceux, Maurice Genevoix avait vu ses oeuvres *Sous Verdun* et *Nuits de guerre* caviardées par la censure qui redoutait leur sincérité. Georges Duhamel, Henri Bataille, Anatole France, Victor Marguerite faisaient partie des intellectuels français qu'irritaient les élucubrations des écrivains nationalistes. Le pacifisme de Clément Pansaers s'insérait, non sans audace, dans ce courant en y ajoutant l'admiration pour la révolution russe.

Les prises de position fédéralistes de Clément Pansaers ne différaient, somme toute, guère de celles d'Albert Mockel ou de Jules Destrée avant guerre. Mais, au moment où l'armée belge affrontait l'offensive de Ludendorf, elles ne brillaient point par l'opportunité. D'autant moins qu'elles pouvaient paraître soutenir la *Flamenpolitik* de l'occupant. En fait, sans le dire explicitement, Clément Pansaers était convaincu, jusqu'en mai 1918, que la guerre se terminerait par une paix favorable aux Allemands. Ses propos s'expliquent par la certitude d'une urgence, pour la Wallonie, de s'y préparer par un activisme militant.

Il faut sans doute attribuer à ses avatars de novembre 1918, la renonciation de Clément Pansaers aux convictions politiques qu'il avait affirmées avec force dans *Résurrection*. Seule l'empoigna désormais la littérature ou, plus exactement l'anti-



littérature. « Chaque dimanche, chez Picabia, écrivait Jean Cocteau, on déjeunait et on désorganisait la vieille langue morte. On la tuait pour qu'elle puisse revivre et notre Pansaers était toujours mêlé au cérémonial de ce sacrifice<sup>31</sup>. »

Copyright © 2001 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Georges-Henri Dumont, *Résurrection (1917-18), une revue wallonne d'avant-garde sous la première occupation allemande* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/dumont1081201.pdf>>

---

<sup>31</sup> *Plein chant, op. cit.*, p. III.